

LE PARCHEMIN DES CIEUX
Essai sur le Moyen Âge du langage

Du même auteur

Rhétorique du pouvoir médiéval
Les *Lettres* de Pierre de La Vigne
et la formation du langage politique européen (xiii^e-xv^e siècle)
École française de Rome, 2009

BENOÎT GRÉVIN

LE PARCHEMIN
DES CIEUX

Essai sur le Moyen Âge du langage

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

À mes parents

ISBN 978-2-02-107904-3

© Éditions du Seuil, avril 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Avant-propos

Si personne n'ignore l'importance de la révolution qui a touché la communication depuis une génération, avec l'entrée dans l'âge informatique, il est sans doute trop tôt pour mesurer à quel point le tournant du *xxi*^e siècle aura présenté une formidable accélération dans l'évolution de nos cultures linguistiques. L'aspect le plus spectaculaire de cette évolution est la diffusion de l'anglais : une langue de communication, dont le succès se dessinait depuis longtemps, s'impose désormais sur l'ensemble du globe. Ce triomphe aux conséquences incalculables dissimule d'autres mutations qui ne sont souvent plus perçues à force d'être intériorisées. Sous la domination de l'anglais, divers idiomes, promus jadis ou naguère au rang de langues nationales, continuent ainsi de s'imposer dans leurs espaces respectifs avec une vitesse croissante, au détriment d'autres formes linguistiques. Les mouvements migratoires contribuent à ces homogénéisations, tout en favorisant à court terme des coexistences improbables.

Quels que soient les sentiments qu'éveillent ces processus, il est difficile de ne pas constater la violence avec laquelle ils nous éloignent de nos passés linguistiques. À des rythmes divers, ce n'est pas seulement la connaissance de dialectes ou de langues minoritaires qui, un peu partout, s'efface ou se trouve menacée. Des pratiques autrefois répandues, comme le culte des langues classiques, sont désormais marginales. Qui sait que Jean Jaurès ou Baudelaire écrivaient encore en latin ? Qu'un Turc d'aujourd'hui, s'il n'a pas reçu de préparation spéciale, ne peut lire un texte rédigé en ottoman vers la fin du *xix*^e siècle ? Sauf à s'aveugler pour des raisons sentimentales ou idéologiques, il

faut bien admettre que nous sommes en passe d'être coupés de patrimoines ancestraux avec lesquels les procédures d'enseignement traditionnelles et la résistance des pratiques locales donnèrent longtemps l'illusion d'une continuité.

Ce fossé qui s'est créé entre le monde d'avant 1914 et le temps présent place ceux qu'intéresse l'histoire médiévale devant un paradoxe. Ces savoirs classiques, ces polyglossies savantes et populaires qui étaient le patrimoine de leurs devanciers, ils doivent les conquérir au prix de difficultés croissantes s'ils veulent avoir un accès direct à la documentation qu'ils prétendent étudier. Mais ce handicap a son revers. S'ils ont perdu le contact avec ces savoirs, les chercheurs actuels se sont aussi débarrassés d'une partie des préjugés qui les accompagnaient. Ils ne considèrent plus le Moyen Âge comme un temps de barbarie linguistique atténuée par l'irrésistible ascension d'idiomes nationaux, comme leurs prédécesseurs romantiques et positivistes, conditionnés par leur culture classique et leur nationalisme. Ils affrontent ce passé d'un œil neuf. Cette distance qui leur est imposée, ils peuvent s'en armer, la changeant en distanciation pour mieux aborder la complexité linguistique de l'univers qui précéda nos modernités.

Ce livre propose de donner un éclairage d'historien sur ces cultures médiévales du langage en brossant un tableau synthétique de la circulation et de la dynamique des langues, de leurs contacts, de leur conception et de leur maniement dans les espaces de diffusion de la Chrétienté latine et de l'Islam du VI^e au XV^e siècle. Il ne peut ni n'entend remplacer les ouvrages spécialisés des philologues ou des linguistes qui décrivent en détail les différents systèmes dont l'interaction sur un millénaire forma la trame de ce Moyen Âge du langage. Le propos concerne l'insertion et le rôle de ces langues dans la société, non leurs caractéristiques. Sans éviter le recours à certains concepts linguistiques, on a donc réduit au minimum la terminologie technique. Dépendant de travaux et de lectures multiples, tentant de combler à sa manière un vide historiographique, cet essai ne prétend à l'originalité que sur deux points.

Le premier concerne l'organisation de l'enquête. La plupart des travaux effectués par les historiens du langage ou de la littérature sur les langues médiévales envisagent leur objet à partir d'une seule optique. Les cultures linguistiques y sont étudiées sous l'angle de la pratique, littéraire ou administrative, ou de la théorie, c'est-à-dire de la perception qu'avait alors l'homme du langage. On part ici du principe que, pour

comprendre l'économie linguistique du monde médiéval, il ne faut pas dissocier ces différents aspects. L'essai commence donc par décrire l'évolution des cadres linguistiques (I), avant d'aborder la perception des langues (II), leur enseignement (III), leur utilisation comme instruments de création textuelle (IV), enfin les tentatives faites par ces sociétés pour explorer d'autres univers linguistiques (V).

Le second point concerne l'extension du propos à la Chrétienté latine et à l'Islam¹. Par Chrétienté latine, on entend la partie de l'Europe qui se rangea au Moyen Âge sous la primauté de l'Église romaine. L'espace ainsi défini comprend les pays de langue latine, anglo-saxonne, celte et scandinave, la Mitteleuropa germano-slave et magyare, les États croisés. Quant au monde islamique, on lui a donné l'extension du premier siècle de la conquête, de l'Espagne à Samarkand, du Yémen au Caucase, tout en tenant compte de la progression musulmane en Anatolie à partir du XI^e siècle. À cette exception près, il s'agit donc des terres de l'Islam classique, par opposition aux pays plus récemment islamisés².

Cet élargissement du propos à deux ensembles culturels en contact tout au long du Moyen Âge ne doit pas induire en erreur. Il ne s'agira pas tant d'étudier des passages, des transferts et des filiations que de placer l'enquête dans une optique comparatiste : quel sens donner aux

1. On donne volontairement ici au terme « latin » un sens à la fois religieux et linguistique. La Chrétienté latine, multilingue, a pour langue liturgique le latin. En l'absence d'une ambiguïté équivalente dans l'emploi du terme « Islam » ou « arabe », on s'est résolu à éviter le traditionnel « arabo-islamique » qui lui correspondrait bien, à la fois pour ne pas alourdir le propos et parce qu'il semblait porteur de confusions potentielles entre le monde arabe *stricto sensu* (du Maroc à l'Irak) et le monde islamique classique, communiant dans le respect pour l'arabe du Coran, mais incluant l'Orient iranophone et turcophone. C'est l'idée d'un monde multilingue, mais dominé par la sacralité de l'arabe lié à l'Islam, qu'on prie le lecteur d'avoir en tête chaque fois qu'il rencontrera le terme « Islam », sans voir d'intention particulière dans le choix des termes « Islam » et « latin ».

2. Deux ouvrages récents s'inscrivent dans une perspective similaire. Claire Kappler et Suzanne Thiolier-Méjean (éd.), *Le Plurilinguisme au Moyen Âge, Orient-Occident, de Babel à la langue une*, Paris, L'Harmattan, 2008 est une série d'essais sur le plurilinguisme médiéval couvrant le monde latin et l'Islam. Siegfried Tornow, *Abendland und Morgenland im Spiegel ihrer Sprachen. Ein kulturhistorischer Vergleich*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2009, présente une réflexion comparatiste sur les cultures linguistiques des espaces islamique, latin et orthodoxe, de l'Antiquité jusqu'à nos jours. Les limites chronologiques et spatiales de cet essai indiquent assez qu'il doit être lu dans une optique différente du présent livre : l'extension de l'enquête aux autres périodes historiques et à l'espace orthodoxe conduit à accentuer l'analyse des divergences évolutives, tout en réduisant la possibilité d'étudier en profondeur le fonctionnement du langage dans la société.

similitudes transparaissant derrière la multiplicité des cultures linguistiques qui fleurirent dans les grandes aires de civilisation du monde médiéval ? C'est d'abord à l'étude de cette question que l'on souhaite contribuer en esquissant une comparaison des cultures « latine » et « islamique » pour repérer, par-delà les différences, certaines constantes régissant ce que l'on pourrait appeler l'« économie linguistique » des civilisations traditionnelles.

On ne se dissimule pas les difficultés de l'entreprise. La première d'entre elles concerne la dimension et le nombre des objets envisagés. Les deux champs d'investigation rappellent par leur ampleur les terrains des enquêtes anthropologiques d'un Max Weber. Pour assurer les bases d'un tel comparatisme, il faudrait procéder comme lui et convoquer les autres grandes aires de civilisation, créant ainsi la possibilité d'analyses en série qui prémuniraient la démonstration contre les effets d'optique nés de la limitation à deux objets. La masse de connaissances linguistiques et le temps nécessaires pour élaborer une réflexion plus vaste à partir de lectures de première main expliquent que l'on se soit limité ici aux ensembles islamique et latin.

La seconde est d'ordre méthodologique. Il existe autant de « comparatismes » que de chercheurs adeptes de cette pratique. S'ils s'accordent pour postuler que la comparaison entre deux ou plusieurs objets permet d'en préciser les caractéristiques à travers l'étude de leurs ressemblances et de leurs différences, ils sont loin de tous donner le même sens à cet exercice. En forçant le trait, on pourrait dire que pour les uns c'est la différence qui est porteuse de sens, en tant qu'elle permet de mesurer l'écart entre des cultures ou des civilisations dotées de modes d'appréhension ou d'organisation du religieux, du politique, du temporel irréductiblement distincts, quand les autres s'attachent à retrouver derrière les asymétries des constantes structurelles supposant une certaine régularité dans le développement des cultures historiques. Au-delà d'une inspiration commune qui remonte en France aux grandes heures du structuralisme, il est aisé de deviner les présupposés relativistes ou antirelativistes qui nourrissent ces deux visions. Je n'ai jamais eu pour ma part de tendresse particulière pour l'exaltation mécanique de la différence, quelle que soit la rhétorique qui lui est associée. Elle me semble trop susceptible de se transformer en alibi autorisant à substituer la paresse à la recherche, l'affirmation à la nuance, et justifiant à son insu nombre de conservatismes.

Le choix d'un comparatisme visant à dégager des constantes n'est pourtant pas non plus sans danger, particulièrement quand il s'agit d'étudier des objets évoluant dans l'espace et dans le temps. Si elle manque de souplesse ou se fait trop dogmatique, une telle démarche risque d'aboutir à une série de déformations causées par la multiplication de rapprochements indus. Il ne s'agit donc pas de postuler que les cultures linguistiques de la Chrétienté latine et de l'Islam médiévaux furent équivalentes en tous points et en tous temps, mais bien que la comparaison de leur « économie linguistique » et de ses évolutions permet de dégager *certaines* constantes des civilisations traditionnelles, dans une étape de l'histoire caractérisée par la complexité des chevauchements entre une culture de l'oralité encore omniprésente et une culture de l'écrit déjà enracinée. Le parcours en cinq temps annoncé plus haut, en imprimant une logique à cette enquête, formera le cadre d'un jeu de renvois entre les deux pôles latin et islamique qui se prolongera à travers les chapitres. La multiplication des niveaux d'analyse contribuera, je l'espère, à suggérer comment les changements d'échelle aident à discerner les contours et les limites des convergences pressenties, par-delà le foisonnement de ces cultures linguistiques. Nombre des compartiments ainsi créés aborderont des problèmes dont l'analyse a déjà été esquissée par d'autres, en tentant parfois de les présenter sous un nouvel aspect. Quelques-uns donneront peut-être l'idée d'enquêtes encore à mener.

Un dernier mot sur l'orientation de ce livre. Tout en espérant y avoir fait place à toutes les composantes du Moyen Âge du langage, je suis conscient d'avoir imposé une optique qui est celle du poids persistant de l'arabe et du latin sur l'ensemble de ces constructions. J'assume ce choix, dépendant de l'orientation actuelle de mes recherches, tout en sachant que j'aurais pu écrire d'autres histoires. Dans ce cadre conceptuel, je me suis efforcé à l'objectivité. Que le lecteur ne trouvant pas « sa langue » aussi souvent qu'il l'aurait souhaité, ou sous le nom qu'il préférerait, ne voie aucune intention derrière ce traitement. J'ai toute sympathie pour toute langue, du latin à l'arabe, de l'anglais triomphant au picard moribond dont quelques expressions circulent encore dans ma famille. Aucune ne vaut plus que l'autre, toutes ont les mêmes potentialités, la même capacité à s'outiller en une génération pour exprimer les pensées les plus abstraites, la même irremplaçable singularité dans la description des mondes qui les emploient. La disparition de chacune

d'entre elles est une perte pour l'humanité. Mais c'est en les parlant ou en les écrivant qu'on les défend, non en attaquant celles d'autrui. Ceux qui prennent l'histoire des langues comme prétexte à leurs querelles de clocher, quelle que soit la grandeur de leur village, peuvent refermer ce livre. Il ne leur est pas destiné.

Remerciements

Cet essai brasse trop de matière pour ne pas devoir beaucoup aux indications ou aux relectures de proches, d'amis et de collègues occidentalistes, orientalistes, polyvalents. Je remercie en particulier Mohammad Ali Amir-Moezzi, Étienne Anheim, Gian Luca Borghese, Michel-George Buresi, Aurélien Girard, Monique Goulet, Armand Jamme, Taku Kuroiwa, Didier Lett, Julien Loiseau, Aude Mairey, Giuseppe Mandalà, Martin Morard, Annliese Nef, Angelo Michele Piemontese, Cyril de Pins, Bruna Soravia, Valérie Theis et Gilles Van Heems pour leur aide et leurs suggestions. François et Michèle Grévin ont contribué à la tenue de ces pages par leurs relectures répétées. Ma reconnaissance va plus largement à tous les chercheurs dont la fréquentation a nourri mes recherches depuis douze ans, et dont l'accueil m'a aidé à ne pas me sentir trop dépaycé en « médiévistique ». Elle est matérialisée dans ces pages par de nombreuses allusions : chacun se reconnaîtra derrière la correspondance almohade, la Bible de Ramsey, Nicola da Rocca, la *lingua franca*, Ennode, le *risico*, les Mamelouks, le *Graecismus*, l'acculturation des Grecs d'Italie du sud, la *Biblia pauperum*, la Normandie du x^e siècle, al-Idrîsî, la médecine universitaire, et j'en passe. Merci, enfin, à Patrick Boucheron et à Hugues Jallon pour leur confiance, leur patience et leur réactivité, et à Marianne Lagueunière pour son professionnalisme.

B. G.

Introduction

Sur le parchemin des cieux, les cohortes angéliques tracent les signes invisibles d'un langage qui leur est propre. Ce n'est qu'en s'adressant aux mortels que les créatures célestes façonnent délicatement l'air pour contrefaire la voix humaine. La poésie de cette image rejoint par son intensité l'azur des peintures renaissantes, où les mystiques au désert scrutent dans un ciel immaculé les mystères de l'au-delà. Le penseur à qui on l'emprunte n'avait pourtant rien d'un artiste. C'est le plus sérieusement du monde que ce scolastique du XIII^e siècle émettait ces hypothèses sur la nature des langages que les anges employaient entre eux¹. Et la beauté picturale de cette écriture céleste devait lui paraître exprimer au mieux les arcanes d'une communication à la fois incorporelle et divine.

Si le titre de ce livre invoque l'image d'un idiome invisible et pourtant deviné derrière un voile mystique, c'est parce qu'elle reflète le rapport que l'homme médiéval entretenait avec le langage de manière aussi efficace, et peut-être plus profonde, que la métaphore classique de Babel. L'histoire fameuse de la tour et de sa malédiction a certes pour elle la puissance d'un mythe enraciné dans la nuit des temps et connu des exégètes de l'Islam comme des penseurs du Christianisme – aussi a-t-elle servi de fil conducteur à mainte enquête sur la pensée médiévale de la diversité linguistique². Mais si les médiévaux évoquaient dans

1. Sur l'identité et les idées de ce clerc, cf. *infra*, p. 148 et 197-198.

2. On pense en particulier à Arno Borst, *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*, Stuttgart, Anton Hiersemann, 1957-1963, 4 vol. (pagination donnée: rééd. Munich, Dtv Verlag, 1995). Sur le mythe de Babel en Islam et dans le monde latin au Moyen Âge, cf. *infra*, p. 122-124.

leurs gloses la dispersion babélique, elle n'est devenue obsession, en Europe, qu'à partir du ^{xvi}^e siècle, quand le changement progressif de perception de l'histoire en a fait un symbole de la quête du premier langage. Car si les lettrés donnaient bien au Moyen Âge une origine divine à la pluralité des langues – comme d'ailleurs à tout le reste –, leurs obsessions linguistiques concernaient avant tout leur degré de perfection. Cette perfection, ils l'associaient à une vision hiérarchisée de l'univers, conçu comme un ensemble de paliers reliant l'homme à Dieu. Et cette conception hiérarchique impliquait, entre autres conséquences, d'envisager un mode de communication propre aux hiérarchies angéliques.

La quête de la perfection linguistique a survécu au Moyen Âge pour aboutir en Europe au racisme scientifique des penseurs du ^{xix}^e siècle qui cherchaient la grammaire parfaite dans la structure des langues indo-européennes¹. Avec la rationalisation progressive des études linguistiques, elle a toutefois perdu le sens qui était originellement le sien dans les sociétés traditionnelles. Comme les autres grandes sphères de civilisation médiévales, l'Islam et la Chrétienté latine associaient pensée et pratique linguistiques à un ensemble de manifestations des charismes divins. Ce n'était pas seulement la diversité des langues qui avait été voulue par Dieu – pour s'en tenir au nom qui recouvrait ces forces divines dans l'aire de diffusion des monothéismes : leur structure grammaticale, leur versification, leur musicalité, leurs systèmes d'écriture mêmes étaient supposés refléter les lois mystérieuses qui régissaient l'univers et en établissaient l'harmonie, et par là mettre qui les dominait à portée de pouvoirs magiques. Mais ce reflet tombait de manière inégale sur l'ensemble des manifestations linguistiques du corps social. À son intensité maximale dans les langues qui véhiculaient directement la parole divine – le latin, l'arabe, l'hébreu... –, il s'affaiblissait dans des parlers prestigieux mais considérés comme moins nobles que les précédents, pour disparaître presque complètement dans la multiplicité indistincte des dialectes régionaux.

1. Cf. en particulier pour l'obsession de la grammaire parfaite dans la première moitié du ^{xix}^e siècle la controverse Humboldt-Abel-Rémusat sur la grammaire chinoise éditée dans Jean Rousseau et Denis Thouard (éd.), *Lettres édifiantes et curieuses sur la langue chinoise. Humboldt/Abel-Rémusat (1821-1831)*, Arras, Presses universitaires du Septentrion, 1999.

Cette hiérarchisation conceptuelle reflétait au moins partiellement la répartition *de facto* des pratiques linguistiques dans la société. Dans le monde latin et l’Islam, au moins dans la pensée des clercs – mais c’étaient les clercs qui conditionnaient la représentation du langage –, la dignité de la langue se confondait avec son rapport à la Révélation, et à travers elle à l’écrit. Les langues sacrées et sacrales des Livres et de la liturgie, parées de toutes les vertus, nimbées d’une aura divine, étaient aussi par excellence les langues de la communication haute qu’elles tendaient à monopoliser. À l’opposé, les formes de communication linguistique les plus méprisées étaient celles qui, confinées dans l’oralité de pratiques locales, n’accédaient jamais à l’écrit. Entre ces deux pôles, maint idiome porté au loin par l’ascendant d’une élite nobiliaire ou marchande se maintenait dans un statut incertain, accédant plus ou moins largement au champ de la communication écrite, tout en restant stylistiquement, conceptuellement et symboliquement dépendant de langages réputés divins.

L’histoire de l’évolution des cultures linguistiques de la Chrétienté latine et de l’Islam à l’époque médiévale est souvent considérée comme celle de deux traductions différentes, voire opposées, de cette tendance des sociétés traditionnelles à placer la communication sous l’égide d’idiomes sacralisés. Dans le premier cas, la longue domination du latin, héritée des origines romaines du christianisme occidental, aurait d’abord tenu en lisière les différentes langues vulgaires germaniques, slaves ou romanes, avant qu’elles ne réussissent à conquérir sur lui les espaces les plus prestigieux de la communication linguistique, à la fin du Moyen Âge. Inversement, le rayonnement persistant de l’arabe classique, une fois diffusé de l’Andalousie à l’Irak, aurait empêché ou retardé en Islam la promotion des dialectes qui en étaient issus, maintenant indéfiniment la société sous l’emprise d’une langue sacralisée par le Coran. Pour emprunter un vocabulaire linguistique, l’Occident latin aurait réussi à se libérer de la situation de diglossie* qui aurait été la sienne pendant une bonne partie du Moyen Âge – le terme caractérise la domination dans une société d’une langue héritée, non maternelle, qui monopolise le prestige linguistique et les registres hauts (notamment écrits) de la communication, alors que la langue maternelle des populations est symboliquement dépréciée et employée exclusivement à l’oral. Le monde de l’Islam aurait suivi le parcours inverse, l’arabe classique y appesantissant sa domination,

alors même que les dialectes qui en dérivait s'en éloignaient au fil des siècles¹.

Il est aisé de voir à quel point ces schématisations, qui trouvent encore des échos dans la littérature historique et linguistique, renvoient à un ensemble de clichés concernant le devenir des deux civilisations. D'un côté, l'Europe occidentale s'émanciperait du carcan que représentait le latin médiéval pour entrer dans un premier âge de la modernité linguistique. De l'autre, la culture arabo-islamique s'endormirait à l'époque ottomane dans une somnolence provinciale. Or cette modélisation ne résiste guère à un examen détaillé de l'évolution des cultures linguistiques médiévales. Le lecteur sera suffisamment confronté à leur foisonnement au fil des pages pour s'en persuader. Mais sans anticiper, il suffit de rappeler que la résistance et la superposition à l'arabe d'un ensemble de langues iraniennes, bientôt rejointes par les langues turques, aboutirent dès le XII^e siècle à la création d'une symbiose linguistique arabo-turco-iranienne dans une bonne moitié du monde islamique ; que c'est dans l'imbrication des différents registres d'un latin tardif dont la sociolinguistique a révélé la longévité avec une multiplicité de langues germaniques et celtes que se construisirent les cultures linguistiques du haut Moyen Âge occidental ; qu'au XV^e siècle encore, le retour de flamme du latin humaniste menaçait l'italien d'être ravalé au rang de jargon provincial, alors que la multiplicité des dialectes arabes s'était à l'inverse épanouie dès les premiers siècles de l'Islam parallèlement à la diffusion de la langue classique... pour que la nécessité de se dégager de schémas évolutifs trop simplistes, ou

1. Le concept de diglossie a été popularisé par Charles A. Ferguson, « Diglossia », *Word*, n° 15, 1959, p. 325-340. Son emploi pour décrire les relations entre le latin et les langues romanes ou l'arabe classique et les dialectes arabes au Moyen Âge a été fortement remis en question au cours des dernières décennies. Cf. notamment Michel Banniard, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris, Institut des études augustiniennes, 1992 ; Peter Koch, « Le latin – langue diglossique ? », in Peter von Moos (éd.), *Zwischen Babel und Pflingsten. Sprachdifferenzen und Gesprächsverständnis in der Vormoderne (8.-1. Jh.)*. Entre Babel et Pentecôte. Différences linguistiques et communication orale avant la modernité (VIII^e-XVI^e siècle), Zurich-Berlin, Lit, 2008, p. 287-316. Sur la diglossie et l'arabe, cf. Pierre Larcher, « Diglossie arabisante et fushâ vs 'âmmyya arabes : essai d'histoire parallèle », in Sylvain Auroux et al. (éd.), *History of Linguistics, 1999. Selected Papers from the Eight International Conference on the History of the Language Sciences (ICHoLS VIII)*, Fontenay-Saint-Cloud, France, 14-19 septembre 1999, Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins, 2003, p. 47-61 ; Naima Boussofara-Omar, « Diglossia », in Kees Versteegh (éd.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, Leyde, Boston, Brill, 2006, t. I, p. 629-637.

trop linéaires, s'impose à l'historien tentant à sa manière de penser ces Moyen Âge linguistiques.

Cette complexité permet paradoxalement d'aborder sans artifices la comparaison entre la Chrétienté latine et l'Islam médiévaux. Il suffit en effet de déplacer les données du problème, en se concentrant non plus sur l'évolution des langues elles-mêmes, mais sur le conditionnement exercé sur leur pratique, leur analyse, leurs représentations par la structure des sociétés médiévales pour que se révèlent, au-delà d'inévitables différences, un certain nombre d'enjeux communs à l'étude des cultures linguistiques latine et musulmane. Ces sociétés partageaient en effet des constantes, dues pour une grande part à leur place à mi-chemin, dans la longue évolution qui mène du tout-oral des sociétés non écrites au tout-écrit de nos modernités¹. Tels étaient le poids d'une oralité tempérée par le culte de Livres sacrés et la révérence pour l'écrit, le prestige de certaines formes linguistiques maniées par des techniciens spécialisés, et non maîtrisées par la majorité de la population, l'absence d'une idéologie d'uniformisation linguistique, la perception magique des pouvoirs du langage, associée à des mécanismes de formalisation comme la poésie ou les proses musicalisées...

Au-delà de la diversité de leurs manifestations locales, l'ensemble de ces facteurs extralinguistiques conditionnait le fonctionnement des cultures linguistiques médiévales, prises entre les rêves de sociétés tendues vers la restauration d'un passé idéal, et la pression lancinante de l'évolution des langages. Pour comprendre dans le détail ce fonctionnement, il n'est donc pas possible de s'en tenir à la seule analyse linguistique, philologique ou littéraire de la documentation subsistante. Il faut tenter d'étudier en historien comment les mécanismes – extraordinairement différents des nôtres – mis en place par ces sociétés afin de transmettre et de formaliser leurs savoirs ont interféré avec les forces évolutives pour façonner à leur insu, dans une dialectique improbable, les assises médiévales de nos modernités linguistiques. Comment, surtout, ces sociétés médiévales arrivaient à ménager un équilibre entre leur représentation des langages et leur pratique, dans un jeu dont les règles en partie communes expliquent la similarité dans le monde latin et l'Islam.

1. Cf. Jack Goody, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1979, et ses travaux suivants.

Avant de nous enfoncer dans les arcanes de ces deux Moyen Âge, reste enfin à présenter le dispositif imaginé en vue d'articuler la description initiale de l'évolution des cultures linguistiques latine et islamique avec l'analyse comparée de leurs différents aspects. Pour alléger la complexité de la matière sans trop simplifier le propos, il fallait refléter en la stylisant l'importance des hiérarchisations qui conditionnent la pensée et la pratique du langage médiéval. Une répartition des idiomes en langues « hautes » et « basses », inspirée du concept de diglossie*, se révélerait à l'usage trop binaire pour rendre justice à la gradation complexe des registres que les sources laissent deviner. L'adoption d'un schéma ternaire ménage davantage la possibilité de suggérer les interactions qui formaient la trame de ces cultures médiévales.

On a donc choisi de qualifier de référentiels* les langages que leur rôle de supports de corpus textuels fondateurs de leurs idéologies sacralisaient dans ces sociétés, en faisant d'eux les références ultimes de la pensée et de la pratique linguistique. Les langues ou registres linguistiques qui, sans bénéficier de ces charismes, se sont vus promus sous leur influence conceptuelle et stylistique à la suite de leur maniement préférentiel par des élites, ont été qualifiés de courtois*, afin de rappeler le rôle que les cours ont joué dans leur élaboration. On a enfin opposé à ces registres haut et médian de la communication la langue sous sa forme la plus locale, dialectalisée, non écrite. Si ce dernier échelon de la pratique linguistique ne reçoit pas dans ces pages de nom spécifique – n'étant jamais noté, il ne peut guère être étudié en tant que tel par le médiéviste –, c'est bien dans l'interaction entre trois registres « référentiel/haut », « courtois/médian » et « local/bas » que l'on invite à penser la communication médiévale.

Cette stylisation, sans prétention théorique, ne devra pas être entendue comme intangible. Les registres médian et bas pourront par exemple se ressouder grâce au concept médiéval de « langue vulgaire* », qui recouvre aussi bien le *volgare illustre* des cours que les parlars plus locaux. Une telle tripartition aidera pourtant à conceptualiser les différences entre des idiomes dont le champ d'action et le poids variaient du sous-continent au terroir, de la fixité d'une norme réputée intangible à la mouvance infinie des variations dialectales. Omniprésente dans les premiers chapitres de ce livre, elle accompagnera la découverte de ces cultures linguistiques, jusqu'au moment où il sera possible de la relativiser. Et quand la tension productive entre

le poids des langages sacralisés et la pression des forces sociales aura été intériorisée, peut-être sera-t-il donné d'entrevoir ce qu'un clerc médiéval, rêvant au langage des anges, croyait lire sur le parchemin des cieux.

I

Paysages sonores

Les cadres linguistiques du Moyen Âge latin et islamique

En donnant à cette première partie un tel titre¹, on énonce à la fois un enjeu et une impossibilité. L'enjeu est de peindre à grands traits ce qu'a pu être la succession des paysages linguistiques d'Occident et d'Orient au cours du millénaire médiéval. L'impossibilité est celle d'entendre les langues derrière les textes, de retrouver à travers l'éventuelle notation la sensation charnelle du son, l'enchevêtrement des voix, le choc des parlers multipliés sur les marchés, la solennité hiératique des prêches délivrés du haut de la chaire ou du *minbar*, le raffinement d'exécution des poèmes courtois chantés devant la noblesse amatrice de beau son. Au prix d'un effort d'imagination, tentons de restituer ces étagements de formes et de sens, ce passage incessant des langues référentielles* aux langues courtoises*, des parlers de la route à ceux de la montagne, d'enregistrer aussi l'incessant ressac qui signale la montée en puissance ou la disparition d'un idiome, le moment où des frontières se fixent ou s'effacent.

Étagements et hiérarchies des langues à l'intérieur d'une même société, mais aussi évolution dans le temps des parlers et de leur influence, et, en conséquence, redéfinition constante de leurs limites : la complexité des paramètres en jeu impose à qui veut peindre la succession de ces paysages sonores de procéder par changements de focale pour éviter de noyer le détail dans la masse ou l'ensemble dans le détail, en trouvant

1. Expression empruntée à Jean-Marie Fritz, *Paysages sonores du Moyen Âge. Le versant épistémologique*, Paris, Champion, 2000.

un juste milieu entre l'écrasement monolithique des deux civilisations par les blocs sacralisés du latin et de l'arabe, et leur pulvérisation dans le miroitement instable des variations dialectales. Entre murmure indistinct et cacophonie explosive, l'oreille doit se régler pour retrouver l'harmonie de ces combinaisons, en goûter la modulation au fil des siècles et des régions.

Quatre parcours permettront d'arpenter ces paysages sonores pour en établir le relevé. Le premier brossera la dynamique d'ensemble des évolutions, en envisageant les bouleversements linguistiques à travers les âges à la manière de mutations géologiques. Le deuxième précisera les effets des évolutions sociales sur le statut et la forme d'idiomes se métamorphosant au fil de leur adaptation aux nouveaux contextes historiques. On réduira encore la focale pour discuter le détail des différenciations sociales du langage. De la superposition de ces plans se dégagera enfin la logique des hiérarchisations linguistiques caractérisant les sociétés médiévales.

Esquisse des bouleversements linguistiques : la lente révolution des langues au Moyen Âge

Un long millénaire, d'Andrinople à Hispaniola, de l'antiquité tardive aux grandes découvertes. Trente-trois générations qui apprirent des langues nouvelles dans les camps et les cités, déformèrent des langues anciennes autour du foyer familial, et dont les élites lettrées et les masses illettrées forgèrent, transmirent ou écoutèrent des messages d'orthodoxie religieuse ou d'emphase politique ciselés dans des idiomes théoriquement intangibles et qui pourtant, parfois, s'effaçaient ou se prêtaient à d'étranges mutations. Ce millénaire est trop long pour être parcouru d'une traite, ou même envisagé selon les deux scansionnements traditionnels d'un haut et d'un bas Moyen Âge. La Chrétienté occidentale passe certes alors d'un régime de domination écrasante – à l'écrit – du latin, avant l'an mil, à un rééquilibrage au profit des langues vulgaires* germaniques, romanes ou slaves. L'Orient connaît bien la transition d'une culture dominée par l'arabe classique encore proche de ses origines à un régime de pluralité marqué par l'ascension du turc et du persan. Ces fractures recouvrent néanmoins des évolutions plus complexes. Pour assouplir ce martèlement binaire, on privilégiera donc un rythme à quatre temps.

Les enjeux linguistiques des contacts eurasiatiques : des caractères chinois à la parenthèse mongole	342
<i>Chines d'islam et d'Occident : penser le monde par caractères</i>	342
<i>La parenthèse mongole et ses suites : Codex cumanicus et Hexaglotte rasûlide</i>	347
Épilogue. La résistance du Moyen Âge, ou les trois vies de Flavius Mithridate	355
<i>Pesanteur des cadres conceptuels médiévaux</i>	356
<i>Les trois vies de Flavius Mithridate ou l'illusion cyclique des savoirs renaissants</i>	361
Conclusion de la cinquième partie	367
 CONCLUSION GÉNÉRALE	 369
 GLOSSAIRE	 381
 INDEX DES LANGUES ET DES NOTIONS LINGUISTIQUES ET LITTÉRAIRES	 395
 TABLE DES ILLUSTRATIONS	 409

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2012. N° 087894 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE